

## Études littéraires africaines



ALLARD Fernand, *Journal du Congo (1905-1907). Un apprentissage missionnaire*. Texte présenté et commenté par Danielle Gallez. Publié sous la direction [et avec une préface de] Jean-Luc Vellut. Bruxelles - Rome, Institut historique belge de Rome, Bibliothèque, vol. 49, 2001, 338 p., ill. de photos NB et de fac-similés (diffusion Brepols) ISBN 90-74461-41-7

Pierre Halen

Numéro 14, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041755ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041755ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2002). Compte rendu de [ALLARD Fernand, *Journal du Congo (1905-1907). Un apprentissage missionnaire*. Texte présenté et commenté par Danielle Gallez. Publié sous la direction [et avec une préface de] Jean-Luc Vellut. Bruxelles - Rome, Institut historique belge de Rome, Bibliothèque, vol. 49, 2001, 338 p., ill. de photos NB et de fac-similés (diffusion Brepols) ISBN 90-74461-41-7]. *Études littéraires africaines*, (14), 73-75.  
<https://doi.org/10.7202/1041755ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

■ ALLARD FERNAND, *JOURNAL DU CONGO (1905-1907). UN APPRENTISSAGE MISSIONNAIRE*. TEXTE PRÉSENTÉ ET COMMENTÉ PAR DANIELLE GALLETZ. PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION [ET AVEC UNE PRÉFACE DE] JEAN-LUC VELLUT. BRUXELLES - ROME, INSTITUT HISTORIQUE BELGE DE ROME, <BIBLIOTHÈQUE, VOL. 49>, 2001, 338 P., ILL. DE PHOTOS NB ET DE FAC-SIMILÉS (DIFFUSION BREPOLs) ISBN 90-74461-41-7

Publiée conjointement avec la *Correspondance du Congo* du plus célèbre Père Cambier, cette édition du *Journal*, tenu pendant les trois premières années de son apostolat au Congo par le Père jésuite Fernand Allard, doit être particulièrement signalée à l'attention des historiens de l'Afrique centrale, mais aussi à celle du public non spécialiste, celui qu'intéresse, tout simplement, l'aventure humaine. Ce bel ouvrage, très soigneusement édité, est illustré d'un cahier de photographies d'époque ; il se termine par un index et par une bibliographie assez fournie, qui témoigne de la solidité de l'apparat critique auquel il est fait recours dans les notes du volume lui-même.

Fernand Allard, né en 1878 dans une famille nombreuse catholique de Wallonie, se destine à devenir prêtre séculier, mais il se ravise et rejoint l'ordre des jésuites. Il part en Afrique en 1905, où il est ordonné prêtre l'année suivante, en grande pompe. Peu à peu, il deviendra l'un des responsables de la mission du Kwango. Il défendra, dans l'entre-deux-guerres, le principe d'un enseignement généralisé, destiné à former les cadres de la future nation congolaise. Il quitte le Congo en mars 1947, à l'âge de 69 ans, et meurt quelques jours après son retour en Belgique.

La préface de Jean-Luc Vellut précise les enjeux de pareil travail d'édition aujourd'hui. Fernand Allard écrit bien, sans doute, mais il n'a évidemment pas d'ambition littéraire : c'est comme document historique que son *Journal* a de l'intérêt. Il convient pourtant de tenir compte des conventions littéraires propres au genre semi-public des correspondances missionnaires, qui étaient lues dans un cercle familial et amical plus ou moins large et dont des extraits étaient également publiés par les revues de la congrégation en métropole : nous n'avons pas affaire à un journal intime, ni à des lettres privées, mais au contraire à des missives militantes, destinées à illustrer et à justifier une entreprise aussi difficile qu'ambitieuse, dans un contexte qui, en outre, est caractérisé par d'ardentes controverses publiques, politiquement délicates. "Représentation" et "mise en scène", donc, plutôt que "reportage-vérité" (p. 7). Cela ne signifie pas que ce *Journal* soit mensonger, ou que son témoignage ne soit pas fiable.

Il témoigne d'abord d'une imprégnation discursive, avec ses vides et ses pleins : c'est l'imprégnation d'un jeune homme enthousiaste et volontaire, convaincu du bien-fondé, voire de l'urgence de la "mission", certain de la supériorité civilisationnelle de l'Europe et partant, du devoir d'inculquer aux Africains ce qui, pour lui, a le plus de prix, le baptême chré-

tien, sans préjudice pour les enseignements profanes, de l'écriture à l'agriculture. Comme la maladie du sommeil fait des ravages dans la région, on a parfois l'impression d'une course contre la mort, avec des moyens matériels qui toujours manquent, eu égard aux besoins. Significativement, le complexe de supériorité culturelle se nuance ici de deux considérations importantes : d'abord, tout comme un Edmond Picard par exemple, on voit le Père Allard faire d'emblée une distinction entre "les" Noirs, qui le rebutent dès le bateau, et "nos" Noirs ; ensuite et surtout, s'il ne peut s'empêcher, surtout au début, de regarder de très haut les Africains qu'il rencontre, un second discours contradictoire l'amène aussitôt à se corriger : la foi chrétienne pose que les humains sont égaux devant Dieu. Égaux, ce n'est pas assez, puisqu'avec le temps et l'affectivité forte qui peu à peu relie le missionnaire à ses ouailles, les "néo-chrétiens" d'Afrique sont vus comme supérieurs : "ces chers moricauds [c]omme je les ai calomniés. Ou plutôt, quelle différence entre nos noirs et ceux du bateau ! Impression excellente. Je serai bien content de pouvoir me dépenser pour eux" (21 octobre 1905) ; "Nos gros chrétiens d'Europe sont vraiment dépassés par ces rebuts de l'humanité que sont nos noirs" (14 avril 1906).

Le jeune missionnaire a ses ignorances : il apprend la langue avec peine, rechignant au début, puis de plus en plus fier de la maîtrise qu'il acquiert ; il fait moins de progrès, apparemment, en ethnologie, et ne semble pas voir l'intérêt qu'il y aurait à mieux connaître, par exemple, la structure familiale des sociétés auxquelles la mission du Kwango a affaire. Et pourtant, comme les éditeurs le signalent sur la base de plusieurs travaux récents, un peu de curiosité anthropologique aurait sûrement permis aux missionnaires de ne pas s'enfermer dans des entreprises mal adaptées au contexte, comme les fermes-chapelles.

Ces années 1905-1907 sont cruciales de ce point de vue déjà : les fermes-chapelles vont être abandonnées au profit d'écoles-chapelles qui ne supposent pas que les enfants soient enlevés à leur milieu. Mais ceci, tout comme la concurrence obsessionnelle qui s'exerce alors avec les confrères protestants, ne regarde que l'histoire proprement missionnaire. Il y a aussi l'histoire du régime colonial au sens large. Rappelons que Léopold II, alors souverain de l'Etat indépendant du Congo, est contraint par l'opinion publique internationale et belge d'envoyer au Congo une Commission d'enquête, suite au scandale que constituait depuis longtemps la manière brutale avec laquelle le pays était administré et exploité, singulièrement dans la récolte forcée du caoutchouc. Ce contexte historique est déjà largement connu par les travaux des historiens, mais il est passionnant de le revivre, en quelque sorte, à travers un témoignage d'époque. Par exemple, à la date du 5 août 1906 : "[...] d'ici aux frontières portugaises, il n'y a plus de police. L'État ferme l'œil, il fait le mort lorsqu'on le requiert pour nous aider à rétablir l'ordre. Il sait trop bien, le malin, que pour parcourir la région, il lui faudrait quelques centaines de soldats. Mais à quoi bon se déranger ? La région n'est pas riche en caout-

chouc. Dès lors, la consigne est de ronfler". Le 30 juillet, il avait écrit : "Requérir la police congolaise, on le sait, c'est d'avance condamner la région où vaqueront ces messieurs au pillage et au dévergondage de ces messieurs, représentants noirs de sa majesté ! À l'apparition de ces "canailles" (kimpumbu) les villages se vident d'instinct [...] Propriétés, domiciles, personnes, tout est saccagé, détruit, déshonoré [...]".

Entres autres données sur la vie quotidienne intéressant l'histoire culturelle et littéraire, on relèvera la manière dont les missions organisent les "fastes" et les festivités, mais aussi les représentations théâtrales de sujet biblique, au sein des communautés. Son *Journal du Congo* - en réalité des notes journalières qui étaient aussi une manière de correspondance puisqu'elles étaient régulièrement envoyées à la famille - n'a été tenu que pendant les dix-huit premiers mois de sa présence en Afrique, jusqu'en mars 1907. Les originaux n'ayant pas été retrouvés, le texte a été établi d'après ce qui semble avoir été la "première" copie, réalisée par la sœur du P. Allard, Hélène. Sauf quelques passages que cette dernière semble n'avoir pu déchiffrer et qui figurent ici entre crochets, le texte semble fiable : on l'a reproduit tel quel, avec les graphies d'époque (pour certains toponymes) et la syntaxe parfois télégraphique de l'auteur. Ni la première ni la seconde ne gênent la lecture.

■ Pierre HALEN

■ GANDONOU ALBERT, *LE ROMAN OUEST-AFRICAÏN DE LANGUE FRANÇAISE. ÉTUDE DE LANGUE ET DE STYLE*, PARIS, KARTHALA, 2002, 357 P. ISBN 2-884586-177-X.

Albert Gandonou ne se présente pas comme un linguiste, mais comme un grammairien ; un de ses instruments de travail privilégiés est *Le Bon Usage* de Grevisse et il ne cache pas son goût pour "la belle langue". En tant que grammairien, habitué à identifier des faits de langues, Gandonou se déclare totalement insensible aux déclarations idéologiques sur l'africanité supposée d'œuvres écrites en français. Sans cesse, il nous ramène à cette évidence que la littérature ne s'écrit pas avec des idées, mais avec des mots. On aurait tort de voir dans cette prise de position de départ une simple naïveté, car Gandonou va nous faire une brillante démonstration de la capacité de relecture critique que lui donne sa position de grammairien, assumée avec la plus grande cohérence.

La première partie, consacrée au "marquage géolinguistique", s'attache à un repérage des éléments lexicaux constitutifs du roman africain. C'est, du point de vue d'Albert Gandonou, de l'intérieur du roman français que se démarque le roman africain, quelles que soient l'identité ou la couleur de peau de l'auteur, au moyen d'instruments de marquage particuliers que sont les mots étrangers (xénismes) se référant à l'Afrique, les mots exotiques dont la langue française est dépositaire, et le recours à des